

« JE DÉTESTE CHANTER,
JE N'AIME PAS LA MUSIQUE,
MAIS POUR RENCONTRER LES GENS,
C'EST TRÈS PRATIQUE »

propos recueillis
par François Paturle

François Paturle : Mégumi Satsu, vous êtes une chanteuse francophone de nationalité japonaise. Vous chantez depuis quinze ans. En français exclusivement. Vos textes, vous les puisez parmi les grands noms de la littérature française, Prévert, Baudrillard... La qualité de vos musiques, l'extrême originalité de votre voix, votre humour et votre look font de vous une artiste hors du commun plus près de l'underground que du Top 50. Vous considérez-vous comme une chanteuse française ?

Mégumi Satsu : Je ne cherche pas à me situer. Je me sens très à part dans le monde du show biz. Le monde du show biz a tant de stéréotypes, dès que l'on est en dehors, ils ne comprennent pas du tout !

F.P. : Est-ce que le fait de vous situer « à part » vous pose des problèmes d'un point de vue professionnel ?

M.S. : Dans mon métier, j'ai eu la chance de rencontrer des gens tellement « bien » que je n'en ai pas souffert. Et puis lorsque je fais quelque chose, que ce soit la chanson ou autre, si ça ne fonctionne pas comme je veux, je m'arrête. Finalement ça a toujours fonctionné comme je voulais donc je continue, mais chaque fois je suis prête à me suicider au point de vue de ma carrière !

F.P. : Vos rencontres, comment se passent-elles ?

M.S. : Par hasard, tout à fait naturellement, il n'y a que le hasard qui m'a apporté des choses. Mais le hasard on le prépare. Il ne suffit pas d'attendre, ça c'est pour certaines personnes. Dès le début de ma carrière j'ai décidé une chose : ne pas devenir une idole. Je l'ai évité et c'est pour ça que je chante encore !

F.P. : Financièrement, vous arrivez à en vivre ?

M.S. : Vivre complètement comme des salariés, non ! C'est un métier qui n'est pas régulier. Si je n'arrive pas à vivre avec, je fais autre chose mais je reviens toujours à la chanson.

F.P. : Votre première rencontre c'est Prévert je crois...

M.S. : Oui, en même temps que Brecht, Weill ou Jean Cocteau, c'était plutôt le répertoire des années 30, le thème de mon premier spectacle où j'ai chanté tous les grands morts !

F.P. : Ensuite, il y a eu Topor, Baudrillard...

M.S. : J'ai découvert Topor bien avant de venir en France. J'ai lu le

Locataire dont Polanski a réalisé un film. J'avais vingt ans, j'étais étudiante en japonais et puis bien sûr j'ai lu Baudrillard, quatre-vingt-quinze pour cent des gens ne le connaissent pas, c'est étonnant ! Simplement je choisis les gens avec qui j'ai envie de travailler. Par exemple, Borges, je l'ai rencontré trois fois dans ma vie, il était hyper sympa...

F.P. : Et la rencontre avec les producteurs ?

M.S. : Producteur, ça veut dire producteur de disques ?... Chaque fois j'ai trouvé des coproducteurs qui ont démarré avec moi, leur but n'était pas de gagner beaucoup d'argent. En ce moment, je suis avec le même producteur depuis huit ans. Mais tous les gens qui ont pris le risque de travailler avec moi, même s'ils ont perdu de l'argent, ne le regrettent pas. Ils étaient finalement ravis de travailler avec moi !

F.P. : Quels sont vos critères pour travailler avec les gens ?

M.S. : C'est la qualité qui compte, le résultat définitif. A la limite, le nom je m'en fous, je me fous de tout parce que je suis prête à mourir tous les jours.

F.P. : Arrive-t-il à vos producteurs de vous imposer certaines contraintes au profit du marketing ?

M.S. : Je ne crois pas tellement au marketing, pour vendre des casseroles oui d'accord, mais notre métier est avant tout artistique, nous sommes des êtres vivants, donc pour mon cas je ne veux pas tellement entendre le mot marketing parce qu'il faut sentir les choses, c'est plus fort.

Le marketing est toujours en retard... Bien sûr il faut vendre un minimum de disques, avoir un minimum de public pour continuer. Mais dans le cas d'un produit purement fabriqué et poussé avec de gros moyens la chute est plus probable.

F.P. : Avez-vous le sentiment de faire partie de l'avant-garde artistique ?

M.S. : Peut-être, mais je pense au passé, au présent et au futur, je ne cherche pas à être forcément avant-gardiste. De toutes façons après Duchamp on ne peut plus être avant-gardiste...

F.P. : Pour reparler du marketing, votre look, c'est vous ?

M.S. : Oui bien sûr. Heureusement, pour ça, des rencontres m'y ont aidée à le façonner. Par exemple pour la coupe de cheveux, j'ai été influencée il y a huit ans par une femme qui fait des « sculptures-poésies » sur la tête. C'est toujours elle qui me coiffe les cheveux. Pour les chapeaux, enfin, il y a un an à une station de taxis (rires...) j'ai fait la connaissance d'un jeune styliste, d'un exceptionnel talent. Depuis, ses chapeaux ne me quittent plus ce qui me transforme en une voyageuse encombrante !...

F.P. : Il y a un peu plus d'un an vous avez sorti un album avec une pochette sublime mais à l'intérieur, le disque était le même que le précédent avec en plus et quand même une nouvelle chanson *Give back my soul* qui a donné son nom à l'album, c'est un caprice ?

M.S. : Je n'étais pas d'accord sur le fait de changer de pochette mais mon chef de produit était têtue, il pensait qu'il fallait absolument la changer. A la limite cette bataille a duré si longtemps... et puis, c'est son métier, donc ses raisons n'étaient pas les mêmes que les miennes. Au fond moi

je suis là, j'existe pour continuer à faire des chansons ou autre chose, du point de vue créatif, donc pour les histoires de vente c'est leur boulot...

F.P. : Revenons à la chanson, vous avez des paroliers qui ne sont pas des moindres, Topor, Baudrillard dont on parlait tout à l'heure, mais vous, est-ce qu'il vous arrive d'écrire ?

M.S. : Oui, depuis 1984 j'écris des chansons, et des essais pour une revue très très underground (rires) mais pourquoi pas et puis récemment oh surprise, quelqu'un m'a demandé d'écrire des textes. Je vous dis son nom parce que vous ne pouvez pas deviner : c'est Adamo... personne ne pouvait se douter qu'Adamo me demanderait un jour d'écrire des textes pour lui ! Je lui ai promis, je vais essayer de tout mon cœur. Essayer au moins. Si je suis nulle tant pis, mais pourquoi ne pas essayer. Je trouve quand même que ses chansons *Tombe la neige*, *Sans toi Mammy*, *Mauvais garçon* à l'époque étaient de très bonnes chansons. Par exemple au Japon même maintenant on chante *Tombe la neige*, il y a un minimum de cinquante versions différentes, vous vous rendez compte ! Pour moi une bonne chanson ne prend pas de rides.

F.P. : L'humour pour vous c'est important ?

M.S. : Oui, quand même, la vie n'est pas si drôle, donc au moins dans les chansons, j'aimerais rire moi-même et je voudrais partager mon rire avec mon public, c'est tellement plus facile de faire pleurer les gens que le contraire, et puis j'aime bien les choses simples. Les mélodies, les textes, si c'est trop compliqué, je ne chante pas parce que ça ne sert à rien, donc il faut des chansons, de bonnes chansons, simples. Je ne peux pas mentir, je suis quelqu'un de très simple, d'ultra simple...

F.P. : Quels sont les gens que vous admirez dans la chanson française ?

M.S. : Malheureusement, je n'ai pas de radio, je ne vois presque pas la télévision, je n'achète et n'écoute jamais de disques, même les miens, donc je ne suis pas au courant, il y a deux groupes qui m'intéressent, malheureusement ils ne sont pas français.

F.P. : Quels conseils donneriez-vous à quelqu'un qui débute et qui voudrait sortir du lot un peu factice dans lequel la chanson française a tendance à s'enfermer ?

M.S. : Je crois qu'il ne faut pas négliger l'importance de l'émotion. Il faut avoir de bons textes et de bonnes mélodies bien sûr, un bon climat musical, trouver quand même les gens qui savent vendre les choses. C'est un tout. Malheureusement maintenant il n'y a pas que la variété française qui soit en crise. Même la mode. Vous vous rendez compte que depuis dix ans il n'y a pas de nouveaux stylistes. Tous les gens qui sont actuellement connus, ont débuté il y a au moins dix ans. Depuis le Punk il n'y a plus rien. Tout reste à faire. Pour ça il faut travailler. Les gens des médias, du show-business, ne doivent pas avoir peur de prendre le risque.